

Science et Magie.

vénérable

Une tradition, ~~exprimée~~ par son âge, ~~respectable~~ par les noms de ceux qui l'ont fondée et transmise, veut que la science et la magie constituent, pour ainsi dire, les deux pôles de la pensée humaine, pôles éternellement, essentiellement opposés, situés aux extrémités du globus intellectualis, séparés par toute la largeur du champ des altitudes spirituelles de l'homme devant la nature. Bien plus, elles sont séparées à tout jamais, comme l'eau et le feu, comme la pensée raisonnable et la pensée mythique, comme, pour tout dire d'un seul mot, comme le bien et le mal. L'homme de la science (et son maître, l'homme de science) scrutent ce qui est, désirent connaître la vérité des choses, posent leurs questions à la nature et attendent d'elle, sans passion, sans peur, sans espoir, une réponse à laquelle ils se sont soumis à l'avance: le magicien est celui qui veut des résultats pratiques, qui cherche un sens pour l'homme dans les événements naturels, qui construit la nature autour de l'homme, non l'homme selon les lois qui régissent universellement les phénomènes, magie.

D'ailleurs, l'histoire de la pensée et de la philosophie ne confirme-telle pas cette tradition? Le Université Lille pensée grecque refuse et réfute la pseudo-pensée orientale, celle-ci, pénétrant celle-là, en sonne le glas ou, du moins, la plonge dans un sommeil léthargique qui durera des siècles jusqu'à ce qu'enfin la science d'un Platon, d'un Eucilde, d'un Archimède, se réveille, telle La belle au bois dormant, pour reprendre, et cette fois définitivement, les rènes du royaume de la pensée et pour établir l'empire de la raison: La longue nuit est finie et l'homme, sachant enfin ce qu'est, ce que doit être le savoir, ouvre ses yeux à la lumière, se libérant de ses angoisses, expulsant les spectres, renonçant aux rêves d'un passé

qu'il faut oublier.

C'est ainsi que l'homme moderne, connaissant la nature dans ses lois, la soumettant à son enquête méthodique, à ses mesures et ses mensurations, à ses hypothèses, la re-créant selon ses modèles, la décrivant selon ce qu'elle est en vérité, - c'est ainsi que l'homme moderne se fait le maître de la nature.

Le maître de la nature - ce terme ne s'est pas présenté par pur hasard: en effet, qu'est-ce qui distingue davantage l'homme moderne de celui de l'antiquité ou du moyen-âge que cette maîtrise? Les Grecs, certes, sont les pères de la géométrie, de la logique formelle, du concept même de la science; le moyen-âge, sans doute, peut se glorifier de quelques découvertes de la plus haute importance et il suffit de mentionner l'enchaînement des forces d'origine non biologique pour montrer la valeur extraordinaire de ses inventions. Mais les uns n'ont pas développé la technique de leur science et les autres n'ont pas pensé leur technique: ce sont nos pères, des hommes modernes, qui ont réussi où nos grands-pères et nos aieux ont échoué.

Maîtres de la nature, donc: mais le terme ne nous oblige-t-il pas à revenir sur ce que nous avons accepté de la tradition, de notre tradition moderne? Ne devons-nous pas reposer le problème si vraiment nous prétendons et ne pouvons pas ne pas prétendre à la maîtrise de la nature? Car si nous avons tendance à nous qualifier en même temps et sans hésitation aucune comme hommes de la science et comme maîtres de la nature, cette tendance, cette habitude, ne devraient pas nous cacher le fait, très simple en lui-même, que le maître de la nature ~~est un magicien~~, cela a été, aux yeux de l'humanité dans toute son histoire, le magicien. Ce ne sont pas Platon, Euclide et Archimède, ce ne sont même pas Galilée ou Newton ou Cauchy qui ont promis aux hommes

qu'un jour ils voleraient ou vivraient sous l'eau ou se feraient entendre sur toute la Terre ou verraient à des milliers de milles de distances, qu'ils leur suffirait de pousser sur un bouton pour déclencher des forces d'une grandeur presque inimaginables, qu'ils regarderaient le cœur battre, qu'ils entendraient les voix des morts, qu'ils auraient des fleurs et des fruits en hiver et feraient de la , que la longueur de leur vie serait doublée glace en été: ce sont les magiciens qui ont fait ces promesses, ce sont les conteurs des Mille-et-une Nuits, ce sont les magiciens de la Renaissance, ce sont les Cagliostros, les initiés, les sorciers.

Certes, ils n'ont pas tenu leurs promesses. Ils ont laissé ce soin aux hommes de science, à l'homme moderne. Il n'en reste pas moins que l'homme moderne, l'homme de science a pris à cœur de tenir leurs promesses. Il a créé une science tout autre que ne fut la leur, si celle-ci a droit au titre de science; il s'est débarrassé des concepts, voire des catégories de la pensée magique: mais cette science toute nouvelle, il semble l'avoir mise au service du projet magique. Pour dire la même chose sans métaphores, très froidement, et très simplement: la science moderne dans toute la mesure où elle vise une technique et n'est pas une science pure et désintéressée de la nature est d'essence magique dans son intention même et ne se comprend dans ce qu'elle est pour l'homme d'aujourd'hui que par recours à l'attitude magique. La thèse est assez scandaleuse, le problème est assez important pour qu'on essaie d'y voir clair.

X X

Nous n'allons, cependant, pas entrer dans une analyse du rôle que joue pour la science moderne l'intérêt technique. Une telle entreprise demanderait des recherches historiques et systématiques très étendues, très ardues aussi; mais, ce qui est, elle serait parfaitement superflue ici. Car en fait, une seul

trait de la pensée moderne suffit à montrer ce rôle, à savoir, que la science moderne ne connaît pas de cosmos, de système cohérent de la nature qui soit accessible à l'homme dans sa vérité, dans son être. A la place du cosmos, de la nature une, harmonieuse, belle, nous avons mis l'unité de la science, à la place des êtres liés les uns aux autres organiquement, nous avons mis les lois, les fonctions, les statistiques. Nous avons remplacé l'essence par le phénomène et par l'événement. Nous avons, enfin - et c'est peut-être le point le plus important, - chassé l'observation, au moins de ce que nous appelons la science exacte, pour nous servir de l'expérience, de l'expérimentation.

Jetons un regard sur la science grecque de l'époque "classique", celle de Platon, celle d'Euclide (classique pour nous: il en était autrement pendant de longs siècles). Que voyons-nous? Un cosmos, d'abord; mais ensuite, une science qui se contente d'observer ce qui est, qui ne cherche qu'une chose, à savoir de comprendre tout ce qui se montre à l'homme. ~~à l'aide d'une réduction à~~ qui est "lui-même en lui-même", à ce qui ne change pas, à ce qui ~~place~~ se place sur un plan dont le devenir est exclu. Quoi de plus naturel qu'une ~~dé~~préciation absolue de toute intervention dans le cours des événements? Quoi de plus naturel que le mépris le plus hautain pour tous ceux qui s'occupent de ce qui devient et périt? Quoi de plus naturel alors que de se contenter d'un discours cohérent au sujet des événements naturels, de ce que, plus tard, on appellera une métaphysique? Théorie, le ~~mot~~ signifie vue, regard, il signifie, avant tout, le fait d'assister à un spectacle - au spectacle divin de l'éternel derrière de temporel.

Il serait erroné de dire que nous avons perdu ce concept de la théoria: au moins jusu'à Kant, il est présent dans l'attitude de tous les penseurs, et le spectacle du ciel étoilé ne figure ~~pas~~ ^{pas} à

fin de la Critique de la Raison Pratique. Il ne serait même pas risqué d'affirmer que, très sincèrement, les hommes de science de nos jours sont désintéressés au point de ne s'occuper nullement des emplois possibles de leurs découvertes ni de leur valeur pratique. Cependant, aucun d'eux ne doute de l'impossibilité d'une vue totale d'une réalité absolue.

N'accumulons pas les illustrations: l'introduction de l'observateur fixé, situé dans le temps et dans l'espace d'un système déterminé, introduction qui contient toute la signification philosophique de la théorie de la relativité, la reconnaissance d'un indéterminé irréductible dans le domaine même auquel tous les autres sont réduits suffisent pour faire voir que le fond même de la science moderne est constitué par l'intervention de l'homme dans le cours des événements: ce sont les conditions techniques de l'observation, c'est la reconnaissance du fait que toute observation est intervention, est action humaine et n'est pas et ne saurait être pur regard jeté sur l'éternel du point de vue de l'éternel. Il n'y a pas, s'il est permis d'employer des mots grecs, de physis, il n'y a qu'une physique; il n'y a pas d'absolu et absolument accessible, il n'y a qu'une orientation de l'homme dans un monde insondable, insondable au point que la question même du fond des phénomènes et de l'être derrière les événements a perdu tout sens.

On pourrait, on devrait même se poser la question des origines de cette attitude. Il apparaîtrait alors qu'elle est d'essence judéo-chrétienne, que les concepts de créature, de chute, de Dieu abscons et radicalement transcendant en forment les racines. On trouverait que l'interprétation protestante calviniste de ces concepts et l'attitude de l'homme de science moderne ont des rapports profonds, philosophiques autant qu'historiques. Mais il nous importe davantage de voir la signification de ce changement.

Nous n'avons plus la possibilité de vivre dans la théoria (pour être précis, nous devrions dire que nous ne voulons pas, d'ordinaire, accepter cette attitude): nous vivons ^{dans} ~~par~~ la science, dans ce sens que ~~l'Institut Eric Weil, Université Lille 1~~ forme et les conditions ~~de~~ notre vie sont déterminées, pour une part essentielle, par les résultats de la science; nous vivons, du moins beaucoup ~~d'~~ hommes et précisément de ceux qui représentent pour nous un idéal, ~~par~~ la science. Mais nous ne vivons pas de la science; c'est-à-dire, ~~que nous vivons pas~~ ~~moralement~~ de la science comme le Grec pouvait le faire, trouvant sa satisfaction dans la vue de l'Être, du cosmos, de la beauté du monde, - en un mot, ^{dans} de la fusion avec l'Absolu concret. On peut être physicien, mais on ne peut pas orienter sa vie selon la physique, ~~à l'aide de la science~~ ~~on ne peut pas donner~~ une solution aux problèmes que nous appelons, pour les opposer aux questions de la science, des problèmes humains. Le divin instant ^{de} Platon, le rare moment de divinisation de l'homme mortel ^{de} Aristote ne ~~lui~~ ont pas pour nous, pas plus que la vie selon la nature bonne et absolument satisfaisante d'Epicure ou la subordination confiante à la Raison du ~~grand~~ tout qui consolait les stoïciens. Nous sommes des hommes de science, parce que nous ne voulons pas être, parce que nous sommes convaincus ~~ne~~ pouvoir être autre chose.

Et c'est pour cela que nous sommes des homines fabri, autrement dit, des magiciens et des clients de magiciens. Il serait ridicule d'insister sur la différence logique et méthodologique qui ~~remplace~~ sépare notre science, notre méthode, notre logique même de celle de la magie classique: nous procédons à l'intérieur du cadre de la catégorie de la quantité, tandis qu'eux soientaient à l'aide de celle de la qualité. Nous faisons une science de la détermination de l'individu, tandis que beaucoup de penseurs magiques (ce n'est pas vrai de tous) admettent la non-détermination. Nous éliminons le facteur humain de la science, dans la mesure ^à ~~que~~ ~~l'Institut Eric Weil, Université Lille 1~~ l'homme n'y figure qu'en tant qu'homme universel, abstrait, non en tant qu'individu concret. Nous parlons de forces, au lieu de parler de sub-

stances, de fonctions au lieu de qualités dernières, d'unété de système scientifique au lieu d'unité de la nature. Ou du moins, c'est ce que nous prétendons faire: peut-être ces prétentions résisteraient-elles à une analyse poussée seulement jusqu'à un certain point, et il se pouvrait que la qualité que nous réduisons à la quantité persistât, et dans une fonction fondamentale, dans notre pensée scientifique, simplement parce que c'est elle que nous réduisons. Mais même en accordant que toutes ces prétentions soient bien fondées, il reste toujours ~~eci~~ que dans et par la science, nous ne trouvons pas le contentement et que nous ~~ne pensons~~ ^{ne} ~~pas~~ même ~~à~~ le trouver à son aide.

Aussi notre activité est-elle, au sens pascalien, un divertissement. La science grecque ne l'était pas: par elle, l'homme se faisait fort d'arriver à la présence, au hic et nunc qui ne connaît ni peur ni espoir, qui le transporte dans le royaume de l'éternel où toutes les passions se taisent, tous les besoins disparaissent ou perdent toute importance, où la douleur, l'angoisse animale, la mort ne sont que des moments nécessaires dans un spectacle parfaitement beau, ~~des~~ moments requis à la beauté de ce spectacle. Pour nous, il n'y a que le travail, la lutte avec une nature incompréhensible dans son fond, la recherche jamais terminée, Le monde n'a pas de sens pour nous, parce que la question du sens du monde a perdu tout sens. Nous sommes théorétiques, pour autant que dans aucune de nos démarches, nous ne nous permettons de faire intervenir nos désirs et nos craintes, et nous sommes ainsi aux antipodes du magicien qui veut transformer la réalité par ses formules selon ses besoins. Mais nous sommes magiciens et aux antipodes de l'attitude théorétique, dans la mesure que ^{l'art} la science, "nécessaire et universellement valable" n'est pas en elle-même ce qui nous donne le bonheur absolu, mais sert à la satisfaction d'aspirations qui ne se montrent même pas à la science exacte. Parce que nul passage n'existe entre le monde naturel et le monde moral, être la science ex-

et vivre

acte, parce que la science exacte et les sciences morales sont autonomes l'une par rapport aux autres, nous ne pouvons vivre, vivre humainement, concrètement, qu'en hommes magiques, en hommes pour qui les sens de l'activité transformatrice est cette activité même et pour lesquels la maîtrise de la nature est sa propre justification. Nous ne posons plus, peut-être ne pouvons-nous pas poser, pour l'instant, la question du sens de la science, de ce sens qu'elle avait pour Platon quand il y voyait la préparation nécessaire à la vue immédiate ~~de l'Un.~~

x x

x *Ou que nous soyons malade de notre science*

Faut-il conclure que notre science est malade? Faut-il dire qu'il serait bon de revenir en arrière, soit en nous libérant de l'attitude magique, soit en renonçant à toute idée de bonheur, de présence, de contentement, le sens de la vie? Peut-être un nouveau cosmos se montrera-t-il aux yeux de l'esprit, si l'on veut bien le chercher: Hegel était convaincu de l'avoir découvert dans le sens de l'histoire, et sans nombre sont les projets modernes de fuite dans l'Absolu. Ou peut-être l'aveu de la défaite sera-t-il plus net, et nous nous établirions alors dans une attitude d'héroïsme désespéré, au sens le plus précis de ce mot, un héroïsme dans l'espoir et qui ne veut plus espérer. Les deux attitudes sont proposées couramment et leur succès auprès du public, et non seulement du public philosophique, montre bien qu'elles ne constituent pas de pures "vues de l'esprit", des élucubrations d'intellectuels en mal de nouveautés.

Le choix, en tout cas, est possible. Mais s'il doit être choix raisonnable, choix qui se justifie devant lui-même, choix en connaissance de cause, il ne suffira pas de prendre l'un ou l'autre chemin selon son goût personnel. Il est alors nécessaire de comprendre d'abord que le mélange de méthode théorétique et d'attitude magique est justement ce qui caractérise notre civilisation et qu'un problème du choix ne se pose que parce que deux possibilités distinctes se sont pénétrées et se sont transformées mutuellement au cours de l'histoire

qui a été la nôtre. Il importe d'admettre et de comprendre ce fait, autrement dit, il importe que nous nous libérons de cette tradition qui veut que nous soyons les hommes d'une science théorétique, pure, désintéressée. Les prédicats qui conviennent à notre science, plus exactement, à la méthode de notre science, ne nous conviennent pas à nous. Nous ne sommes pas, ni ne voulons être des théorétiques, bien que nous possédions une science théorique et qu'elle joue un rôle énorme dans la notre vie et plus encore, dans nos conception que nous nous faisons de nous-mêmes. Nous vivons comme tout le monde a toujours vécu, à de très rares exceptions près: selon une tradition concrète, dans une certitude quasi-totale de la validité de nos fins et de nos buts, de nos règles et de nos valeurs, avec des désirs qui nous paraissent naturels, qui nous sont si naturels que d'ordinaire nous les suivons sans même savoir que nous les suivons.

Mais il y a eu des exceptions. Ces hommes exceptionnels se sont posé la question du sens de leur tradition et de toute tradition, de leur désir et de tout désir. Et, dans un cas unique, ils y ont répondu par l'invention de la science objectif, non point pour posséder un meilleur moyen d'obtenir ce qu'ellos, selon leur tradition, était désirable, mais précisément pour se hisser sur le plan de l'universel où toute action et tout désir fussent éliminés. Nous sommes les héritiers de leur méthode, - et nous l'employons pour atteindre des buts maximaux que nous ne soumettons pas à aucun examen.

Mais cela ne veut pas dire que nous ne les soumettons à aucun examen. Au contraire, le rapide regard que nous venons de jeter sur la situation morale et intellectuelle de notre présent a montré que nous sommes inquiets, que nos valeurs ne s'entendent pas sans dire, que nous doutons de nos buts: toute la discussion, presque toujours assez plate, qui se poursuit au sujet de la bombe atomique, montre que le problème du sens de la vie occupe une place importante dans la consci-

cence contemporaine et l'on en trouverait une illustration plus claire dans le retour aux attitudes religieuses traditionnelles, dans la floraison de nouvelles révélations, de nouvelles apocalypses, de nouveaux évangiles. Nous disons que nous scrutons notre avenir, et en fait nous révélons le contenu de notre vie. Nous sommes en crise, dans une crise un triste de ce que nous possédons et ce qui nous possède.

Il est alors fort compréhensible que l'on soit tenté de trancher le noeud et de dire qu'il faut abandonner la magie pour la théorie de l'Eternel concret, - ou d'affirmer, tout au contraire, qu'il faut s'interdire la question du sens et de continuer en pures magiciens raisonnables et même rationalistes, stipulant ainsi que dans chaque situation une solution magico-scientifique est possible pour des problèmes qui se posent d'eux-mêmes, mais dont il ne faut pas vouloir comprendre le sens. On choisirait ainsi entre un sens absolu qui donnerait le savoir sans permettre la construction d'une science et une science qui nierait dans l'homme tout ce qui n'est pas raison dans l'acception la plus étroite et la plus plate de ce mot, qui renoncerait donc à comprendre sa propre réalité, qui est réalité humaine dans son origine même et dont les problèmes ne se comprennent qu'en tant que questions posées par l'homme concret.

Il serait faux de dire que ce choix est impossible: trop de gens y procèdent et semblent y trouver la paix de l'âme ou une pose qui leur donne des satisfactions esthétiques assez fortes pour ne prétendre à rien d'autre. Mais un tel choix sera toujours un choix illégitime aux yeux de celui qui prétend justifier sa décision raisonnablement, universellement, en vérité. Lui, il ne voudra pas choisir, parce qu'il sait ne pas pouvoir choisir - et parce qu'il sait ce qu'impose son choix de l'universel et de la vérité. Il ne pourra se contenter ni de l'une ni de l'autre voie. Et ainsi il se trouvera devant la tâche de ~~XXXXX~~ penser, au sens le plus fort, la totalité de sa réalité: magie et science, raison et désir, sa propre personne et l'universel.